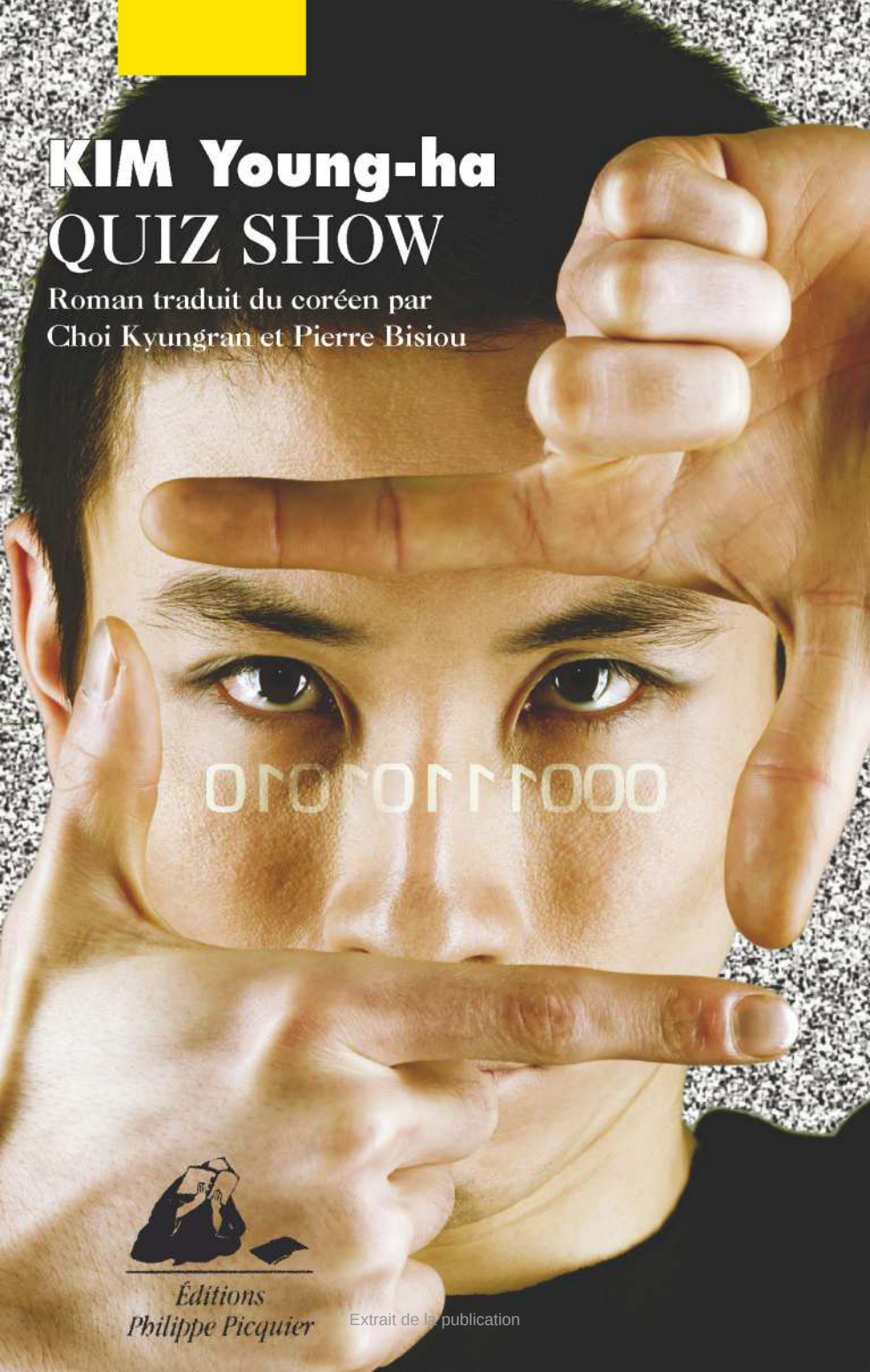
KIM Young-ha
QUIZ SHOW

Roman traduit du coréen par
Choi Kyungran et Pierre Bisiou



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

Extrait de la publication

KIM Young-ha

QUIZ SHOW

Roman traduit du coréen
par Choi Kyungran et Pierre Bisiou

Ouvrage publié avec le soutien de l'Institut coréen
pour la traduction littéraire (KLTI), Séoul

Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction de
YEONG-HEE LIM

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

L'Empire des lumières

Fleur noire

La Mort à demi-mots

Qu'est devenu l'homme coincé dans l'ascenseur ?

Titre original: Quiz Show

© 2007, Kim Young-ha
Publié par Munhakdongne, Corée
Tous droits réservés

© 2012, Editions Philippe Picquier
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

En couverture : © Coneyl Jay / Gettyimages

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Isabelle Marin (Les Netscripteurs)

ISBN : 978-2-8097-0334-4

Extrait de la publication

Sommaire

1. Fée dans un mur 7
2. Chuchotement 59
3. La tristesse de l'aube 95
4. Une grande maison avec de nombreuses pièces ... 127
5. Un requin dans l'aquarium 201
6. La tour des fourmis blanches 243
7. La Société 303
8. Longman à Jangpangyo 359
9. Livres d'Hier, moi d'aujourd'hui 411

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1
Fée dans un mur

1

Le jour de la rentrée en primaire, je me suis demandé qui étaient ces jeunes femmes à côté de chaque écolier. En les observant attentivement, j'ai vite remarqué que mes futurs camarades les appelaient toutes « maman ». Moi qui avais été élevé par ma grand-mère maternelle et l'appelais toujours « maman », j'ai été très choqué de constater qu'une maman pouvait être aussi jeune. Cela ne veut pas dire pour autant que ma grand-mère était une vieille chose qui me faisait honte. Ce jour-là, en raison de la solennité de l'événement, elle avait mis un soin particulier à sa tenue : elle portait un tailleur très élégant et des talons aiguilles. A moins de la détailler de près, elle n'avait rien à envier aux autres mamans. Elle possédait, en outre, une autorité certaine, douce et naturelle. Si j'ai d'abord trouvé ces mamans trop jeunes, ce n'est pas à cause de l'absence de rides sur leur cou, mais parce qu'elles ne me semblaient pas assez mûres et peu à leur aise. Telles des apprenties comédiennes employées à titre de mamans, elles essuyaient maladroitement la morve de leurs enfants ou pleurnichaient en cachette au fond de la classe. Ces femmes étaient-elles vraiment ce qu'on appelle une maman ? Ma grand-mère, à l'écart, se contentait de me surveiller.

Extrait de la publication

Les gens l'appelaient « Dame Choe », quelques-uns l'appelaient par son prénom, In-suk. Dans mes souvenirs, Dame Choe a toujours été très chic, toujours à la pointe de la mode. C'est une chose dont elle était assez fière. En 1987, l'année où j'entrais en primaire, elle devait avoir cinquante-sept ans, mais ne faisait pas son âge. Ses cheveux avaient commencé à blanchir vers la quarantaine, elle n'avait pas voulu les teindre et les laissait pousser. Sur les photos qui datent de ma naissance, ils sont déjà pratiquement blancs, noués en queue de cheval. Malgré tout, ce jour-là, elle semblait plus jeune que les autres mamans, sans doute à cause de son caractère fier et de son allure élégante.

Néanmoins, ce jour-là j'ai vaguement senti que Dame Choe n'était pas tout à fait ma mère. Plus tard, j'ai fini par lui poser franchement la question.

« Maman, où est ma maman ? »

Comme j'avais l'habitude de dire « maman », ma question était forcément biscornue. Au lieu de me répondre, elle m'a emmené au zoo. Là, nous avons regardé plein d'animaux, acheté des glaces, nous sommes montés dans le drakkar qui vous retourne l'estomac. Moi, au cours de notre promenade, j'avais oublié la raison première de notre visite au zoo. Pas elle. Encore aujourd'hui je me demande pourquoi elle avait choisi cet endroit pour me parler. Enfin, devant la cage de l'hippopotame qui pissait avec une vigueur stupéfiante, elle a ouvert la bouche.

« Je suis ta vraie maman. Tu peux me croire.

— Les gens disent que non.

— Quels gens ?

— Tout le monde. »

Dame Choe a alors tendu son index vers le ciel où volaient des pigeons.

« Ta maman est devenue un pigeon après sa mort.

Extrait de la publication

— Un pigeon ?

— Tout le monde, après la mort, renaît dans un animal. Ta maman est devenue pigeon. »

C'était sûrement un mensonge improvisé. Or, à cause de son mensonge, pourtant dépourvu de toute mauvaise intention, j'allais vivre pas mal de temps dans la peau d'un petit garçon effrayé par les pigeons. Dame Choe n'avait apparemment pas envisagé les éventuels effets secondaires. Elle avait probablement pensé qu'il serait moins choquant pour un enfant de croire que sa mère volait dans le ciel que de savoir qu'elle était morte point barre. Le résultat a été complètement inverse. Des pigeons, il y en avait partout et chaque fois que j'en voyais un, je pensais à ma mère inconnue. Si ma mamie avait évoqué un zèbre ou un serpent à sonnette, voire un tamanoir, ça aurait quand même été plus facile.

Ceci pour dire que sept ans, c'est trop jeune pour accepter que sa mère se soit changée en pigeon.

« Pourquoi ? Pourquoi maman est devenue pigeon ? ai-je demandé à Dame Choe.

— Nul ne sait ce que l'on devient après la mort.

— Pourquoi les pigeons ne sont pas en cage ?

— Parce qu'il y en a trop. Au zoo, on il n'y a que les animaux rares. Tu n'y trouveras pas non plus de souris, de chats, de chiens, tu vois. »

L'hippopotame s'est remis à envoyer son jet d'urine dru. Ce jour-là, j'ai découvert qu'on pouvait tracer dans l'air un arc en ciel avec du pipi.

« Comme ça, l'hippopotame montre sa force et marque son territoire.

— Alors, maman n'est plus maman ?

— Min-su, tu n'aimes pas l'hippopotame ?

— Alors, comment je dois t'appeler, maman ? »

A cette question, Dame Choe a semblé embarrassée.

« … ta tante, tu n'as qu'à m'appeler ta tante. »

Moi, j'ai commencé à sangloter. Non pas parce que j'avais réalisé que ma mère était morte, mais parce que j'étais obligé d'appeler « tante » la personne que j'appelais jusqu'alors « maman ».

« Et papa ? Où est papa ? »

Elle a répondu en me caressant les cheveux :

« Ton papa, je ne le connais pas, moi non plus. »

Nous nous trouvions à ce moment-là devant la cage des félins. Je me souviens des tigres paresseux plongés dans leur sieste extatique.

« Regarde, les tigres n'ont pas de papa, pourtant ça ne leur pose pas de problème. »

Ce n'est que quelques années plus tard que j'ai découvert les mots « enfant naturel ». Je m'apprêtais à en chercher le sens exact dans le dictionnaire quand mon menton s'est mis à trembler, comme si j'avais attrapé subitement un coup de froid. Du fond de mon cœur, une voix me susurrait : « Ne cherche pas ce mot. A quoi bon connaître tous les mots du monde ? » Mais mes doigts qui tournaient les pages s'affairaient de plus en plus. Ce que le dictionnaire expliquait, je me le rappelle parfaitement.

Enfant naturel. Nom. Enfant né dans un couple qui n'est pas légalement marié. Peut devenir bâtard s'il obtient la reconnaissance du père.

« Obtenir la reconnaissance du père ? Intéressant comme expression. Alors, tu as compris tout de suite ce que cela signifiait ? »

Quand j'ai raconté cet épisode à Ji-won, c'est ce qu'elle m'a demandé. Entourée des vieux livres de la librairie d'occasion, elle buvait du café au lait dans un gobelet jetable. J'ai secoué la tête.

« Non. Mais j'ai senti que l'existence du père était nécessaire. Il te reste encore du café ?

— Non, je l'ai fini. C'est tout de même très curieux. Comment un mot ou une expression dont on ne connaît pas le sens peut-il nous toucher ? »

Ji-won a tortillé le cou en levant des yeux écarquillés vers le plafond. Ses pupilles noires se déplaçaient lentement vers le haut, comme deux bouteilles de Coca flottant à la surface de l'eau. Tels étaient les yeux de Ji-won quand elle cherchait à savoir quelque chose.

« C'est peut-être comme une grippe, ai-je dit.

— Quel rapport ?

— Je crois que le mot "enfant naturel" était déjà dans mon corps. Après tout, c'est ce que je suis, un enfant naturel. Les virus peuvent incuber des années dans un organisme et s'activer d'un coup quand celui-ci s'affaiblit, ou quand le temps se rafraîchit ; j'imagine que les mots peuvent aussi s'activer au moment propice. Ça a été le cas pour "la reconnaissance du père". C'est pour ça, dès le premier coup d'œil, en voyant cette définition, j'ai eu un pressentiment inquiétant.

— Oui, c'est peut-être ça. »

Ji-won a commencé à se mordiller les ongles. Et moi, à me lamenter.

« D'ailleurs, selon le dico, les enfants naturels vivraient pour obtenir ce truc, "la reconnaissance du père". Ben, putain, merde ! Devenir un bâtard comme but dans la vie !

— Ouais. »

Ji-won me soutenait. Mais elle ne me semblait pas vraiment partager mon sentiment. Quand je parlais avec elle, j'avais parfois cette impression. C'était comme peler une pêche, doux à l'extérieur, mais arrivé un stade, le couteau ne pouvait plus pénétrer. Le vrai sentiment, le noyau dur, restait caché sous la chair tendre. Les coudes sur les cuisses, elle taillait soigneusement ses ongles comme si elle examinait un document précieux.

Extrait de la publication

2

Dame Choe était une grande fumeuse.

« Quand on devient une vieillarde au dos courbé, eh bien, il y a des choses qui s'arrangent. Personne ne me sermonne plus, par exemple, en me voyant fumer dans la rue. Hein, on ne me prend plus pour une femme, quoi », disait-elle.

Le fait est qu'elle avait toujours vécu en femme, jamais en « vieillarde au dos courbé », et n'avait jamais manqué d'hommes rôdant autour d'elle. Avec les hommes, c'était une tout autre personne, piquante et arrogante, telle la Yubaba du *Voyage de Chihiro*. Quand ses amis lui rendaient visite, ils partageaient du thé au cognac en évoquant le souvenir des anciens déjà partis pour l'au-delà. Elle avait commencé sa carrière au théâtre, sous la direction de Yu Chi-jin. Après la guerre, elle s'était tournée vers le cinéma. A l'entendre, elle était alors assez populaire et, à son apogée, racontait-elle avec fierté, elle aurait pu se promener dans tout Séoul sans salir ses souliers, les hommes l'auraient accompagnée en voiture. Ceci dit, curieusement, elle ne m'avait jamais cité un seul film dans lequel elle aurait joué.

Peu après l'incinération de Dame Choe, un jour où de violentes rafales agitaient les feuilles des chênes après qu'un tremblement de terre dans l'archipel japonais avait levé un tsunami qui avait ravagé les régions littorales du Pacifique, j'ai appelé Jeong-hwan aux Archives nationales du Cinéma.

« C'est moi.

— Quel bon vent… ?

— Tu pourrais me trouver un film ?

— Tu as le titre ? ou le réalisateur ?

— Non, j'ai qu'un nom d'actrice. Ça doit dater des années 1950 ou 1960. Elle s'appelle Choe In-suk.

Extrait de la publication

— Choe In-suk ? Qui c'est, Choe In-suk ?

— Eh bien… ma tante. »

Dix jours plus tard, Jeong-hwan m'envoyait un texto comme quoi il avait déniché un film.

« Tu peux pas savoir la quantité de poussière que j'ai avalée pour mettre la main dessus. J'ai la gorge desséchée. Quand tu le visionneras, ne t'étonne pas de la piètre qualité de la pellicule. C'est déjà heureux qu'on ait conservé une copie. » Il a ajouté : « Ben, s'agit pas d'un chef d'œuvre de l'histoire du cinéma… Bref, c'est un coup de chance de l'avoir exhumé. »

Le film racontait les actions héroïques d'un commando sud-coréen infiltré au Nord pendant la guerre. Ces soldats avaient pour mission de sauver un colonel américain détenu par l'Armée populaire. Le rôle du chef du commando était tenu par Heo Jang-gang. Dame Choe jouait un lieutenant impavide de l'Armée populaire qui interrogeait le colonel.

« On voit pas ta tante, comment ça se fait ?

— Ben, c'est peut-être un homonyme ? C'est vrai qu'on ne la voit pas. »

Choe In-suk sur l'écran était jeune. Jeune et cruelle. Elle était très belle aussi. Les scènes où elle apparaissait étant principalement filmées dans un bunker, son visage offrait des contrastes impressionnants de lumière et d'ombres. La ceinture serrée autour de sa taille soulignait le volume des seins contenus sous l'uniforme. Elle incarnait une sorte de femme fatale qui commençait par torturer le colonel, puis glissait peu à peu dans un rapport de séduction. Ce n'était pas un rôle très convenable pour que le petit-fils de l'actrice regarde ça avec un copain. Heureusement, Jeong-hwan s'était rapidement ennuyé et avait quitté la salle de projection en prétextant des choses à faire.

Sur l'écran, Choe In-suk menaçait le colonel américain en exigeant qu'il lui révèle où aurait lieu le

débarquement des alliés. Par allusions, elle lui suggérait aussi de tendres récompenses s'il collaborait pleinement. Le colonel, à bout de forces, succombant au désir comme à l'épuisement, était sur le point de craquer quand soudain la troupe commandée par Heo Jang-gang détruisait la porte à coups de grenades, envahissait le bunker et massacrait les soldats de l'Armée populaire à la manière de John Wayne, superbe, *bang bang*… Après la fusillade, quand la fumée se dissipait, on distinguait la silhouette de Choe In-suk, seule rescapée du carnage. Libéré, le colonel américain lui jetait un coup d'œil méprisant et ordonnait aux soldats « *Kill the bitch!* » avant de quitter le bunker en traînant sa jambe blessée.

Quand Heo Jang-gang, le chef du commando, la mettait en joue, elle lui lançait, de ses yeux soulignés au khôl, son fameux regard cruel et sifflait entre ses dents : « Fais vite. »

J'ai quitté la salle sur cette scène. Impossible de continuer. Bien sûr, je savais que tout ça était faux, que le sang était du ketchup, le pistolet un jouet, la détonation un bruitage. Mais l'illusion est parfois plus insupportable que la réalité. La mort feinte sur l'écran de l'actrice Choe In-suk dans son rôle de méchante était bien plus difficile à supporter que la vraie mort de mon obstinée grand-mère aux cheveux blancs. C'est comme la douleur imaginaire d'un amputé. Le malade souffre sans cesse comme si son pouce imaginaire creusait sa paume inexistante. Contre cette terrible douleur, rien à faire, il n'y a pas de remède puisque ni le bras ni les doigts n'existent. Un certain Dr Ramachandran aurait inventé un traitement tout simple. Grâce à un jeu de miroirs, on recrée l'image du bras amputé, trompant ainsi l'œil du patient. Le type qui a perdu le bras gauche plonge son bras droit dans une boîte. Bien entendu, il y plonge en même temps ce bras gauche imaginaire

Extrait de la publication

dont il peut seul sentir la douleur. Quand il bouge son bras droit, il voit, grâce aux miroirs, les deux membres qui bougent. Il peut ainsi applaudir ou lever les bras en signe de victoire. Ce faisant, à son insu, le doigt qui creusait la paume se retrouve tendu vers l'extérieur et la douleur illusoire se dissipe aussitôt. La douleur étant causée par un dysfonctionnement de la perception, le docteur a compris qu'en utilisant le feed-back oculaire on pouvait tromper le cerveau.

Si Dame Choe était encore vivante, je serais rentré à la maison plein d'allégresse, et lui aurait lancé : « Quelle drôle idée d'accepter un rôle pareil ! Ah ! Ah ! Ah ! »

Si les choses avaient pu se passer ainsi, l'image de l'actrice Choe In-suk aurait été tout de suite remplacée par la véritable Dame Choe aux cheveux blancs. Mais elle n'était plus là et seule demeurait Choe In-suk, le lieutenant de l'Armée populaire. A travers la porte de la salle de projection, j'ai entendu le bruit sourd d'une rafale de fusil-mitrailleur. *Ta ta ta ta ta*…

Quand je suis arrivé chez moi, le portail du jardin était ouvert. En poussant la porte d'entrée de la maison, j'ai entendu quelqu'un à l'intérieur. En un instant, j'ai oublié que Dame Choe était morte et je suis entré gaiement. Je m'étais attendu à la voir devant l'évier, qui se retournait pour me gronder d'un : « Où est-ce que tu étais encore ? » Mais ce n'était pas Dame Choe qui m'attendait, c'était Bitna. Elle regardait la télé dans ma chambre.

« Rends-moi la clé. »

Bitna a secoué la tête avec coquetterie.

« Non.

— Donne. Tout de suite.

— Qu'est-ce que t'as ? Tu me fais peur.

— Ne te fiche pas de moi. Tu le sais très bien. C'est fini nous deux.

Extrait de la publication

— Excuse-moi, mon chéri.

— T'excuser de quoi ?

— J'sais pas, en tout cas, excuse-moi.

— C'est pas parce que tu as commis je ne sais quelles fautes qu'on a rompu.

— Alors, pourquoi ? T'as quelqu'un d'autre ? Oui ? C'est ça ? »

J'ai pris un carton qui attendait dans un coin de la chambre.

« Qu'est-ce que c'est ? a demandé Bitna.

— Tes affaires. Je pensais les faire livrer chez toi. Ça tombe bien, t'as qu'à les prendre. »

Le carton contenait son ordinateur portable, des bâtons de rouge à lèvres, un tee-shirt à capuche avec le logo de son université, deux romans d'amour japonais, trois manuels de *management*, quelques DVD, une brosse à dents, un disque dur externe de 100 gigas. Bitna possédait un talent remarquable pour transformer un espace, n'importe quel espace, en territoire répondant à ses besoins. C'est ainsi que ma maison, qui se trouvait non loin de sa fac, était devenue sa bibliothèque, sa cinémathèque et sa loge de maquillage. Partie tôt le matin de chez elle, elle révisait dans ma chambre, y faisait la sieste entre les cours. Elle s'était acheté un miroir qu'elle avait installé là pour se maquiller. Allongée sur le sol, elle regardait en ce moment des séries américaines téléchargées sur le Net.

« Mais dis-donc, le patron cherche à virer son employée, on dirait ? »

Bras croisés, elle refusait de prendre le carton que je lui tendais. J'ai insisté : « Prends-le, vite. »

Il paraît que les garçons, quand ils commencent à sortir avec une fille, ont tendance à se référer à leur mère. Ils calculent inconsciemment les chances que leur amie fasse bon ménage avec leur mère. J'ai aussi vu quelque

Extrait de la publication

part une étude disant que les hommes sont souvent attirés par les femmes qui mesurent à peu près la même taille que leur mère. Moi qui n'ai pas de mère, mon critère devait tout naturellement être Dame Choe. Et Bitna ne collait pas du tout avec Dame Choe. C'était une fille qui aimait s'arranger, qui soignait ses habits, son maquillage, mais quand on la voyait à côté de Dame Choe, elle faisait tout de suite provinciale. Par ailleurs elle était assez grande, dix centimètres de plus que Dame Choe, soit environ un mètre soixante-dix, et plutôt élancée.

Dès le premier jour, Dame Choe avait pris Bitna en grippe. En commençant par son prénom.

« Quel prénom ! Bitna, "Rayonnante" ?

— C'est pas de sa faute, après tout. »

Sans la repousser, elle ne l'avait jamais traitée avec chaleur. Bitna, qui voit toujours les choses comme elles l'arrangent, ne prêtait aucune attention à l'accueil de Dame Choe. Elle fréquentait ma chambre quand bon lui semblait sans se gêner le moins du monde. Elle croyait même que Dame Choe l'aimait bien.

« C'est le genre de fille qui abandonne son copain à la première difficulté. On ne peut pas me tromper, moi. »

Ainsi parlait Dame Choe à propos de Bitna. Et sa prophétie s'était réalisée tout de suite après son décès. Pendant toute la durée des funérailles, Bitna ne s'était pas montrée. Tout juste si elle avait envoyé des textos du style « Ta tante est décédée ? Ah, c'est triste :-((». Elle devait soi-disant travailler à un important exposé. Mais le fait est que c'était moi qui avais préparé cet exposé, une étude sur les clés du succès d'Apple et de Google. Bitna, comme d'habitude, m'avait confié la recherche des documents et la rédaction du devoir. Et maintenant elle osait avancer comme prétexte pour déserter ma maison en deuil ses pseudo-révisions. Au début, je n'ai pas spécialement mal pris son attitude. Peut-être parce que

j'étais trop habitué à vivre en fonction d'elle. A chaque message d'excuse, je répondais « c'est pas grave, t'es pas obligée de venir, travaille bien pour ton exposé, etc. », en m'efforçant de la comprendre. J'ai achevé tous ces rituels de funérailles sans famille, dans un lieu où grouillaient les anciens amis de Dame Choe, avant de rentrer seul à la maison. Je me suis retrouvé allongé par terre dans le salon comme Meursault. Hum… Meursault, lui, il partait à la plage… D'un coup, la voix du bon sens m'a rappelé que c'est justement pour ça qu'il se fait exécuter, parce qu'il part se baigner à la plage juste après l'enterrement de sa mère.

Bras en croix, je contemplais le plafond. Une araignée descendait lentement de sa toile puis rebroussait chemin. J'observais le manège de l'araignée et je me suis dit que je ne pouvais plus vivre ainsi. Ce n'est pas parce que Bitna m'avait délaissé pendant mon deuil, parce qu'elle n'était pas venue aux funérailles. Ce soir-là, un soir de mes vingt-sept ans où la pluie d'automne tombait tristement, un soir de mes vingt-sept ans où bien des gens auraient envié ma jeunesse, moi, j'ai fait face à une sorte de vision : que ma vie pourrait finir ainsi, sans que j'aie accompli quoi que ce soit de notable. Une vie à faire les devoirs de sa copine, mais sans personne auprès de qui s'abandonner quand viennent les peines. On dit : « Après l'amertume vient la douceur. » Ma vie n'allait manifestement pas dans le sens de l'amertume qui précède la douceur, c'était plutôt la bande-annonce de ce qui m'attendait. Alors non, sûrement pas, je n'allais pas laisser le film de ma vie suivre cette voie !

Que devais-je faire pour inverser le courant ? Le plus simple pour commencer ? La séparation avec Bitna évidemment, pourquoi diable n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Au lieu d'aller à la plage, il fallait larguer Bitna. Je l'ai appelée.

Extrait de la publication

Quand elle a décroché, je lui ai exposé la résolution tirée de mes réflexions :

« On s'arrête là. »

Incrédule, il lui a fallu un moment pour comprendre ce que je lui disais. Et là, d'un coup, elle s'est mise à pleurnicher : « Excuse-moi mon chéri, c'était pas mon intention, c'est bête, c'est ma faute… », etc. Autrefois, dans un sursaut pour la consoler, je lui aurais dit « Mais non, de quoi tu t'excuses, non, bien sûr, ce n'est pas ta faute », etc., mais là, ce jour-là, je n'avais plus envie de jouer à ce jeu.

« Je crois sincèrement que ça ne marche pas entre nous. On va s'arrêter là, ça vaut mieux.

— C'est parce que je suis pas allée… comment on dit déjà ?

— A la veillée funéraire.

— Oui, voilà. C'est parce que je ne suis pas allée à la veillée funéraire ?

— Non, ça n'a rien à voir.

— Tu mens ! Tu jures que t'aurais réagi pareil si j'étais venue ? »

Honnêtement, je n'en savais trop rien moi-même. Une seule chose comptait, c'était que Bitna m'avait laissé tomber au pire moment. Précisément quand j'avais besoin d'elle.

« Il y a trois espèces de femmes dont un homme doit se méfier. »

Dame Choe avait cette manie de tout diviser par trois.

« Premièrement, les filles dont on ne peut jamais deviner ce qu'elles ont en tête. Comme la courtisane Nongae qui virevolte, enlace son homme et saute de la falaise. Ensuite, celles comme Hwang Jini, intelligentes, talentueuses et belles, mais qui n'appartiendront jamais à un seul homme.

— Et la troisième ? »

Extrait de la publication

Elle m'avait regardé comme un idiot et avait claqué la langue.

« Tu devines pas ?

— Non, quoi ?

— La troisième, c'est cette garce de Bitna, hi hi hi ! »

Et elle avait repris son épluchage de pommes en souriant de son nigaud de petit-fils.

Tandis que je parlais avec Bitna, j'ai repensé à cette blague cruelle de Dame Choe. Sur le moment, j'avais cru qu'elle se moquait de moi, mais ce jour-là, j'ai entrevu la vérité de sa plaisanterie. Et si la leçon était : la femme dont un homme doit se méfier, c'est celle qui se trouve en face de lui.

Les sanglots de Bitna se sont faits plus rares. Elle a semblé accepter la situation avec une sérénité nouvelle. Après notre conversation, j'ai passé un survêtement. Dans le stade où s'attardait l'automne, j'ai couru. Mais ça ne m'a pas vraiment soulagé. Je repensais aux moments heureux avec Bitna. Et si je la rappelais ? J'ai fouillé dans ma poche, mais pas de portable, j'avais dû le laisser à la maison. Je me suis arrêté devant une cabine téléphonique, mais sans y entrer. Je ne me souvenais pas de son numéro et puis je n'avais pas de monnaie. Me ravisant, j'ai repris ma course sur la piste. Je me rappelle que l'air encore humide de pluie était doux et agréable. Je la connaissais celle-là, avec son caractère elle n'allait pas s'abaisser à courir après un type comme moi.

Mais voilà que Bitna est venue, en mon absence, se rouler sur mon plancher comme si rien de définitif n'avait été décidé.

Ma Bitna a mis en œuvre sa stratégie, celle qu'elle emploie quand elle veut absolument obtenir quelque chose. En général, la version simple suffit, mais là, vu la situation, elle a visé la tactique en trois étapes. Ce n'est pas qu'elle ait peur de me perdre, mais tel un

Extrait de la publication